

PATRICK CARGNELUTTI

# SUCCESSION



PIRANHA



BLACK

# SUCCESSION

En Afrique centrale, dans la région des Grands Lacs, mercenaires, barbouzes, fonctionnaires occidentaux corrompus et chefs de guerre cupides s'en donnent à cœur joie, détruisant impitoyablement un pays et ses habitants. Les hommes droits, comme Egbéblé, chef de village qui veut venger sa fille, ou Pelletier, ingénieur agronome qui fourre son nez où il ne faut pas, ne sont que des pions sacrifiés sur l'autel du pouvoir et de l'argent. Même les exploités et les comploteurs minables, manipulés par plus puissants qu'eux, ne sortiront pas indemnes du cœur des ténèbres, et le lecteur assiste, impuissant et révolté, au délitement de l'âme et du monde.

*Succession* est le roman de la folie de l'homme et du pouvoir, de la corruption absolue, celle qui détruit les innocents et fait se déchirer les peuples.



Patrick Cargnelutti vit à Carhaix. Passionné de musique, de littérature et de peinture, il s'intéresse à la politique et à l'écologie. Il a cofondé en 2013 le webzine littéraire *Quatre Sans Quatre* et créé l'émission de radio « Des polars et des notes ». Auteur de *Peace and Death* (Jigal Polar), il est lauréat du prix Dora-Suarez de la nouvelle 2017 pour « Amin ».



Patrick Cargnelutti

# SUCCESSION

**BLACK**  
**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

© Piranha 2020

À mon grand-père, Giuseppe, qui n'a pas plié devant Mussolini et ses marcheurs fascistes...

À ma grand-mère, Amabile, qui n'a pas cédé non plus et a rejoint son mari, réfugié politique en France, en traversant le col du Mont-Cenis au cœur de l'hiver, à pied, accompagnée de ses trois très jeunes enfants...

À tous ceux qui, aujourd'hui, persécutés tout autant, fuyant la misère et les guerres voulues par les puissants, passent sur les traces qu'elle a dû y laisser...

*La Tzigane savait d'avance  
Nos deux vies barrées par les nuits*  
Guillaume APOLLINAIRE, *La Tzigane*

*Quand le capitalisme s'internationalise et se financiarise, il rompt tout contrat social. Il n'est plus national et échappe aux régulations locales. Ses effets sont alors destructeurs : il creuse les inégalités, défait le cadre national de la solidarité, affaiblit l'État, rend les classes ouvrières traditionnelles moins utiles à la production économique, tient les immigrés pour responsables de ces transformations économiques, et donc crée de nouvelles tensions sociales.*

Eva ILLOUZ,  
propos recueillis par Simon Blin,  
*Le Nouveau Magazine littéraire*, 25 mai 2018

*Le goût profond de l'homme, c'est la mise à mort douloureuse, c'est la vivisection sous ses yeux, voilà ce qu'il veut voir !*

Louis-Ferdinand CÉLINE,  
«Interview avec Francine Bloch», 16 juin 1959,  
dans *Cahiers Céline*, 7, 1986, p. 446

## Prologue

Avec douceur, d'un mouvement précis et lent, la lame glisse sans laisser de trace sur la peau noire et tendre du cou de l'enfant inconscient. Parti de sous le lobe de l'oreille droite, le fil acéré suit le trajet pulsatile de la carotide, frôle la gorge offerte sans s'y attarder, remonte enfin jusqu'en haut du maxillaire gauche.

Pas un tressaillement.

Attendre.

Attendre qu'il se réveille.

Attendre qu'il voie arriver sa mort.

L'homme éclaire sa victime de la faible lueur de sa torche, la balaie en totalité, savourant sa prise. En dehors du maigre cône, l'obscurité est totale. De rares bruits étouffés, montant de la rue, peinent à troubler le silence de la nuit. Tout juste discerne-t-il le son strident d'une mobylette, celui plus sourd des voitures ou d'un autobus, un rire ou deux émis par de jeunes passants excités. Rien ne le perturbe dans son rituel.

Sa main palpe les vêtements du gamin, fouille les poches, s'agace de ne pas y trouver ce qu'elle cherche, s'obstine.

C'est forcément là, quelque part, sur lui.

Il n'a pas le droit de l'avoir perdu...

La colère gronde à cette idée, des tics nerveux déforment ses traits en d'effrayantes grimaces. Sa bouche laisse filer des rafales de mots dans un sabir de lui seul connu, des litanies murmurées, à peine audibles, suivies de vociférations, montagnes russes de paroles ineptes et de sons gutturaux.

Des images de massacres, de feux, de viols, de saccages se pressent dans son cerveau bouillonnant. Ses paumes frappent ses tempes, plusieurs fois, très fort. Il secoue la tête. Se calme. Reprend sa quête.

Avoir égaré cet objet serait une faute impardonnable. Une offense. Quel autre choix alors que de saigner ce petit incapable ? Là, tout de suite. Comme une bête, comme une chèvre. Sans le tirer de son coma.

Plus question d'une mort honorable, les yeux ouverts, en guerrier.

S'il obtient ce qu'il cherche, dans sa mansuétude, l'homme consentira à lui rendre son arme ridicule et à le détacher pour un ultime combat.

Et puis non, il ne peut pas faire ça, ce petit être étrange, abritant un esprit puissant, a prouvé sa dangerosité. Le gnome possède certainement d'autres sortilèges en réserve. Attendre son réveil sera une marque de respect suffisante.

L'homme est nu mais ne sent pas la vive fraîcheur de ce soir de mars. Les béances de la toiture laissent parfois quelques embruns de bruine, propulsés par le vent d'ouest, venir arroser son corps brûlant.

Rien d'autre ne le préoccupe que son prisonnier. Ni les odeurs répugnantes du lieu, ni le capharnaüm de briques, de plâtre humide, de bois pourri ou à moitié consumé qui encombre la pièce.

Son souffle est court. La lutte a été brève mais intense. Trois secondes, deux minutes, il ne sait pas. Se souvient à peine du tuyau de cuivre dont l'extrémité l'a heurté avec violence au-dessus de l'œil gauche, causant une profonde lacération. D'un mouvement brusque, il ôte le canif enfoncé dans le gras de sa cuisse et le jette dans les ténèbres. Une rigole pourpre dévale sa jambe. Il n'en a cure. Pas plus que des entailles cabalistiques couvrant son torse, dessinées du fil de son couteau avant de passer à l'attaque.

Quelques gouttes de sang perlent des blessures superficielles à son arcade et sa joue, elles tombent sur le visage du gamin. Il a serré aussi fort que possible de larges bandes collantes autour des poignets et des chevilles de son prisonnier. Il plante son poignard dans le plancher disjoint, tend l'index vers le liquide carmin, trace des symboles, triangles, cercles, points, sur les joues creuses du gosse, sans cesser sa palpation minutieuse. Son doigt dessine de grotesques babines sur le scotch gris servant de bâillon, deux lèvres épaisses ajoutées à l'horreur du tableau. Grognement de satisfaction.

Enfin, dans la poche arrière du pantalon, il déniché ce qu'il convoite.

Un minuscule étui de toile verte, décoré d'une sorte de virgule orange vif et monté en collier grâce à une fine cordelette de coton rouge vif.

L'homme le contemple longuement au creux de sa paume.

Cérémonieusement, il passe la cordelette par-dessus sa tête et l'étui rejoint le talisman identique qui ornait déjà sa poitrine. Un éclair lui traverse les pupilles, un sentiment de puissance absolue s'élève du plus profond de son être.

Maintenant, il ne craint plus rien, il le sait.

Maintenant, il peut être le maître de la meute...

*Quelque part dans Paris, janvier 2012*

*« Je passe la parole à notre président pour conclure nos travaux. »  
Applaudissements feutrés, murmures approbateurs d'une assemblée  
d'une quinzaine de personnes; le vague brouhaha cesse lorsque résonne  
la voix de celui qui a été élu à leur tête.*

*« Merci, monsieur le secrétaire général. Ma conclusion sera brève. Ces  
deux jours nous auront permis de faire progresser de façon impor-  
tante notre réflexion et les décisions que nous avons prises vont devenir  
historiques. Nous sommes à la veille, l'avant-veille, devrais-je dire,  
d'une révolution, n'ayons pas peur des mots. La santé financière de nos  
sociétés prouve nos capacités de dirigeants. Les politiciens, au contraire,  
apportent chaque jour la preuve de leur inaptitude à se débarrasser  
des contraintes qui entravent le marché, et plombent nos résultats et  
amputent nos dividendes. Ils ne songent qu'à leur réélection, reniant,  
aussitôt en place, les promesses faites en échange de nos financements  
en faveur de leurs campagnes. »*

*Une gorgée d'eau, l'orateur change de feuillet sur son pupitre.*

*« Le président qui sera désigné en mai prochain sera le dernier homme  
politique professionnel à exercer cette fonction s'il ne nous donne pas  
satisfaction. Notre assemblée a entériné notre choix de prendre nous-  
mêmes, par l'intermédiaire d'un de nos représentants, les rênes du  
pays, si, au terme de son mandat, rien n'a changé, si nous jugeons  
les réformes insuffisantes. Je ne doute pas un instant que nous soyons  
conduits à une telle extrémité. Nous avons désormais cinq ans, d'abord  
pour faire émerger notre candidat, puis pour l'imposer au sommet de  
l'État malgré ce... Excusez-moi, il faut savoir nommer les choses par  
leur nom, ce foutoir que sont ces simulacres de démocratie et d'alter-  
nance que nous entretenons depuis bien trop longtemps. Cette étape  
franchie, plus rien ne nous arrêtera! La nation sera une entreprise  
comme les autres, sa gestion nous incombera à travers ces employés que  
nous aurons propulsés aux plus hautes fonctions. ORBI aura enfin la  
place qu'il mérite, la première! La France retrouvera sa grandeur. Je  
compte sur chacun d'entre vous pour s'atteler à la tâche qui lui a été  
assignée, je ne doute pas de votre efficacité. Je vous remercie... »*

*Nouvelles salves d'applaudissements, plus nourris, enthousiastes,  
quelques acclamations peu communes au sein de ces assemblées.*

# PREMIÈRE PARTIE

## 2012

«Au préalable, avant d'exposer mes ambitions pour la France, je vous dois une confiance : nous avons un ennemi commun, vous et moi. Nous devons unir nos forces pour en venir à bout. Il est protéiforme, multiple, imprévisible, désincarné, jamais il ne sollicitera vos suffrages, jamais il n'agit à visage découvert : il en est dépourvu. Cet ennemi, c'est le monde financier. Implacablement, en deux décennies, il s'est imposé partout, a infiltré toutes les strates et composantes de notre société, chaque foyer, chaque parcelle de notre communauté et de nos existences. Hors de tout contrôle, à la vitesse de la lumière, des masses farmineuses d'argent filent d'une place financière à une autre, manipulent des États, déstabilisent des nations.»

Germain Moullande  
Discours de campagne  
Orly, janvier 2012



## CHAPITRE PREMIER

L'atmosphère autour du ring improvisé est volcanique. Des liasses de francs CFA changent de main, des cris fusent, des interpellations en swahili, lingala ou français traversent l'épais brouillard de fumée provenant de cigarettes et de cônes gros comme des cigares cubains.

«*Mia mbili... bapa! Kwangu!*»

Un petit Congolais indifférent aux vociférations, le visage ridé, les yeux sans cesse en mouvement, un panama gris de crasse sur son crâne rasé, marche à pas pressés, va de l'un à l'autre en suivant les exclamations. Ses doigts maigres et vifs collectent les mises et notent sur un carnet de minuscules signes ésotériques que lui seul peut déchiffrer lorsque le moment est venu de régler les gagnants.

Le prochain combat va bientôt débiter et l'ambiance grimpe encore en intensité sonore. L'arène se réduit au cercle formé par les spectateurs. Ce ring de fortune est mouvant et dangereux, le combattant qui s'approche de ces cordes turbulentes et hurlantes peut, à tout moment, être frappé de façon vicieuse, derrière le genou ou sur la nuque, par un parieur ayant misé sur son adversaire.

Ni arbitre ni règles ni rounds, à poings nus et tous les coups sont permis. Malheur aux vaincus. Le service médical est inexistant, les corps abîmés sont tout au plus écartés afin de libérer l'espace pour une nouvelle boucherie.

Ses coudes sur le comptoir, Cyrille sait qu'il est déjà saoul. Il regarde le monde à travers le verre dépoli de l'ivresse, il a du mal à lire la marque des quelques flacons d'alcool disposés sur la planche mal rabotée servant d'étagère. Pas davantage de netteté en ce qui concerne les bouteilles de Primus qui nagent dans le seau contenant plus d'eau que de glaçons et faisant office de réfrigérateur. Il en devine la nature par la couleur bleue électrique des étiquettes, pas

grâce au nom, pourtant imprimé en majuscules. L'air est saturé de grains de poussière jouant sur les rayons de lumière dans ce bouge de la banlieue de Kisangani où le boxeur fignole sa cuite au *lutuku*, le tord-boyaux local.

Plus assez de thunes pour le mauvais whisky et la bière ne l'assomme plus ; à part le faire pisser, ce breuvage n'a aucun intérêt. Ses dettes s'accumulent, Varennes ne sait pas comment payer le loyer du taudis sordide où il loge, ni son ardoise auprès d'un dealer kenyan qui n'a pas la réputation de plaisanter avec ses débiteurs. À l'idée du manque, ses ongles grattent plus fort ses avant-bras, marquant à peine sa peau caramel brûlé.

Il s'en fout. Si cette comédie doit s'achever par une balle tirée dans sa tempe, qu'il en soit ainsi, ça fait suffisamment longtemps que la faucheuse et lui traînent ensemble pour qu'elle ne l'effraie plus.

Tête en arrière, il avale cul sec le shot d'alcool de maïs, qui passe incognito dans son œsophage blindé, tape le cul de son verre devant lui et fait signe à la femme obèse de le resservir. Les participants ne paient pas les consos, autant en profiter. La grosse soupire, jette un regard de mépris, de dégoût même, à cette épave qui va se faire écrabouiller si elle continue à s'imbiber ainsi. Elle crache par terre avant de s'exécuter.

D'aussi loin qu'il s'en souviendra, Varennes a été contraint de se battre. À l'orphelinat, contre les plus grands prompts à lui dérober ses misérables carrés de chocolat du goûter, à l'école, dressé par des bonnes sœurs qui cravachaient dur. Du moins jusqu'à ce qu'il en rétame une en lui pétant la rotule d'un coup de savate et finisse en maison spécialisée pour adolescents difficiles. À partir de là, les combats étaient devenus de plus en plus rudes, face à de petits caïds, à des surveillants sadiques décidés à mettre au pas le petit bamboula ou aux autres ennemis qu'il n'a jamais manqué de se faire avec sa grande gueule et sa mauvaise tête. Il a vite appris. Un don pour la castagne comme d'autres l'ont pour les maths ou la poésie, une intelligence du déplacement et des muscles forgés dans les arrière-cours et les caves. Quelques cicatrices, bien sûr, çà et là, dont deux boutonnières : une au flanc gauche et l'autre au biceps, mais rien de grave. Quand on est doué, faut pas hésiter. Cyrille avait fait de la violence son métier : homme de main pour l'apprentissage de la bagarre de

rue, militaire ensuite, afin d'éviter la taule et de découvrir les techniques du corps-à-corps, l'excitation de tuer avec la bénédiction de ses supérieurs, et désormais les boucheries dans ce taudis, au cours desquelles il n'avait pas encore été vaincu.

Poussé par le besoin de blé, Varennes vient de temps en temps dans le hangar surchauffé dont la toiture en tôle rouillée laisse passer des torrents de flotte les jours de pluie et le reste du temps accentue la température déjà suffocante à l'extérieur. Le sol en terre battue est parsemé de gobelets, de mégots écrasés ou mal éteints, de taches sombres, de plumes rousses et de touffes de poils bruns ou noirs, signe que les hommes ne sont pas les seuls à s'affronter en ce lieu.

Un ghetto-blaster hors d'âge balance des airs de soukous sur lesquels une poignée de gamines se trémoussent, leurs formes avantageuses enserrées dans des robes aux couleurs criardes, plus faites pour souligner que pour dissimuler. Elles sont prêtes à attirer les clients intéressés derrière les rideaux à moitié déchirés dissimulant plusieurs grabats immondes où elles choperont le sida, si ce n'est déjà fait.

Frustrés d'avoir perdu ou exaltés par le gain, les parieurs finiront par les rejoindre. Un peu de patience et elles ne quitteront plus les paillasses pleines de vermines.

Lui, il a la sienne. Sa pute. Même si elle l'a jeté hier soir, folle de rage qu'il ait vomi sur les draps. C'est vrai que ça lui arrive de plus en plus souvent, lorsqu'il rentre, abruti de gnôle et de poudre, de dégueuler ses tripes ou de s'écrouler à même le sol pour ne reprendre conscience qu'à midi bien sonné.

Elle va se calmer, faut juste qu'il s'éclipse deux ou trois jours. S'il gagne aujourd'hui, il aura assez de fric pour fêter la réconciliation. Ou non.

Il s'en fout aussi.

Une main se pose sur son épaule; il est l'heure d'y aller. Le volume sonore de l'assistance est encore monté de plusieurs décibels. Chacun scande le nom de son champion, les derniers paris sont hurlés, des billets retardataires, tendus aux bouts de doigts agités, rejoignent les poches de l'homme au chapeau sale.

Le moment est venu pour Varennes de tracer une dernière ligne de came douteuse à même le bois répugnant et humide du bar et de l'effacer aussitôt, son dernier billet, roulé serré, dans sa narine

gauche. Le boxeur frissonne, se demande si ce sera suffisant pour lui donner la rage. Peut-être sentira-t-il moins les gnons ?

Cyrille déploie son mètre quatre-vingt-cinq, passe la main sur son crâne lisse trempé de sueur. Bien charpenté, il est cependant loin de son poids de forme. Les beuveries incessantes l'ont empâté et sa résistance n'est plus ce qu'elle était lorsqu'il servait dans un commando d'infanterie de marine. Les traits fins de son visage portent toutefois, sur le front et les joues, quelques cicatrices, souvenirs d'anciens combats difficiles. Par chance, sa cloison nasale n'a pas encore trop souffert, ses oreilles bien dessinées non plus. De toute façon, ce qui frappe, quand on le voit, ce sont ses yeux d'un noir intense dont même l'ivresse ne parvient pas à éteindre l'éclat inquiétant.

Le pas mal assuré, Cyrille se fraie un passage dans la foule compacte, ramasse quelques coups de coude en route et parvient jusqu'au cercle.

L'autre combattant est déjà en place et s'impatiente. Il fait craquer les jointures de ses doigts et rouler son impressionnante musculature, balançant un regard de fauve avant le repas sur Varennes, qui a, malgré lui, un mouvement de recul. Pourtant grand, Cyrille doit lever la tête afin de le toiser du regard.

Heureusement qu'il est bourré, il aura moins mal.

*Les biceps, ça ne veut rien dire, ce mec n'est sûrement pas moitié aussi vicieux que moi.*

En fait, il l'était bien plus. Et il avait la puissance qui allait avec. Au second swing à l'estomac, Varennes avait gerbé, déclenchant la fureur de la brute élaboussée et les railleries de la foule. Cyrille tentait surtout de se protéger, bras en bouclier, offrant le moins de surface possible aux impacts terribles, et il ne s'en sortait pas trop mal. Il espérait retrouver un semblant de lucidité lorsqu'un nouveau spasme l'avait plié en deux. Alors qu'il se baissait pour expulser le fond de *lutuku* ayant échappé à la première salve de vomissements, le genou de son adversaire, dur comme un marteau, percutait sa pommette droite et la faisait éclater.

Cela n'avait pas duré plus de trois minutes en tout, en comptant tout le temps où Cyrille avait essayé, en vain, d'éviter l'affrontement en tournant autour de cette espèce de Hulk noir.

Après donc quelques séries de pas chassés, de manière à échapper aux terribles coups qui s'abattaient sur lui, il avait bien répliqué d'un uppercut et d'un coup de coude dans l'abdomen mais ses poings et ses articulations n'avaient rencontré que du béton et s'étaient fait plus mal qu'autre chose. Enfin, une droite, un coup de bélier, de quoi défoncer une porte blindée, l'avait étalé définitivement, lèvres éclatées, sanglant, inconscient.

Pour dégager l'arène, on avait transporté au dehors son corps inanimé, et on l'avait allongé dans la rue, en plein soleil, où il aurait pu tout aussi bien se faire écraser par une voiture dans l'indifférence générale. Beaucoup avaient perdu de grosses sommes en pariant sur lui, ils étaient en colère, et cet ivrogne concassé ne présentait plus aucun intérêt pour quiconque. Sa première défaite semblait être aussi la dernière. Plus personne ne voulait de lui, les forcenés de combats avaient trouvé leur nouveau champion...

Quelqu'un le secoue. Cyrille se réveille à peine, écarte l'importun, pense qu'un voleur lui fait les poches. Peu importe, il n'a plus rien. Les secousses reprennent, l'obligeant à ouvrir un œil tuméfié.

Toujours à moitié dans le coaltar, il distingue vaguement un vieux Blanc, les cheveux en brosse presque rase, court sur pattes, gras, élégant, vêtu d'un costume gris impeccable peinant à dissimuler un ventre imposant. Celui-ci s'évertue à le tirer de son inconscience.

D'une main, il voile le soleil qui lui agresse la rétine.

« 1<sup>er</sup> RPIMa ?

— Qu... Quoi ?

— Tu es du 1<sup>er</sup> RPIMa, non ?

— J'étais », répond-il d'une voix rauque qu'il reconnaît à peine. Sa gorge le brûle, il a soif, sa langue est en papier de verre.

« Alors présente-toi correctement ! Adjudant Charles Marchenot, 3<sup>e</sup> RPIMa. »

Que lui veut ce vieux con ? Une allure de mafieux, la moustache qui va avec et des prunelles qui semblent le sonder jusqu'au fond de son crâne.

« Caporal-chef... Cy... Cyrille... Varennes, mon adjudant. » Il joue à moitié le jeu, des élancements douloureux vrillent ses tempes et sa mâchoire refuse d'articuler correctement. Qui sait, il va

peut-être pouvoir tirer un billet de ce bonhomme pour aller boire un verre, histoire de se remettre d'aplomb. «Excusez-moi, je ne vais pas... pouvoir... me mettre au garde-à-vous.

— Varennes? Je me souviens d'un colonel Varennes sous les ordres duquel j'ai servi. De la famille, peut-être?»

L'ancien sous-officier regarde la loque étendue, la scrute des pieds à la tête.

Cyrille hésite à poursuivre la conversation, il n'aime pas les questions et déteste les fouille-merde. L'armée, il n'en a plus rien à foutre, pas plus que du reste de sa vie. La curiosité le pousse pourtant à répondre.

«Rien à voir. À l'orphelinat qui m'a recueilli, à Sarcelles... la bonne sœur était originaire de ce patelin de la Meuse...»

Le boxeur vaincu se frotte le visage, peine à trouver ses mots.

«... alors elle a fait une entorse aux habitudes... et m'a baptisé comme ça.»

Charles patiente, le laisse reprendre peu à peu ses esprits. Le boxeur vaincu affiche un sourire pitoyable, avant de lâcher ce qui veut être une blague.

«J'ai eu du bol, finalement... Elle aurait pu être originaire de Marnes-la-Coquette, ça aurait été plus difficile à porter...»

Il conclut d'une grimace piteuse en forme de sourire, frottant son maxillaire endolori, se barbouillant par la même occasion du sang qui coule encore de son nez et de sa bouche.

«Bien, ta cervelle ne semble pas trop en charpie, ton sens de l'humour est toujours là.» Marchenot sourit à son tour. «Tu as servi combien de temps? Et où?»

— Cinq ans, partout où c'était bien dégueulasse, mon adjudant. Pareil pour vous, j'imagine.»

Il n'a pas l'intention de trop en dire, du passe-partout et rien d'autre. Récupérer un peu, juste assez pour pouvoir se lever et, pourquoi pas, essayer de lui faire le portefeuille, à l'ancêtre. Même cabossé, il devrait parvenir à en venir à bout d'un bon coup de boule. Vu comme il est sapé, aggraver sa migraine peut être rentable, il n'est plus à ça près.

«Qu'est-ce que tu fous ici, caporal-chef? On jurerait que tu sors d'une bétonnière.

— À peu près ça... Du moins l'idée du béton est bonne. C'est une longue histoire.

— Viens avec moi, tu vas me la raconter. Il ne sera pas dit que je laisserai un soldat français se faire bouffer par les hyènes, à deux ou quatre pattes, qui pullulent dans le coin.»

Le vieux désigne du pouce les taudis misérables bordant l'allée de terre battue pompeusement baptisée rue. Les rares passants ne s'arrêtent pas pour les observer, mais ne manquent pas de jeter un coup d'œil sur ces sources potentielles de revenus. Le quartier n'est pas sûr et un mauvais coup est vite arrivé, surtout quand il y a un Blanc.

«Tu peux te lever?

— Je peux essayer.

— Parfait, grimpe dans mon taxi.

— Mais comment vous avez su?

— Comment j'ai su quoi?

— Pour le régiment, je veux dire...

— Tu as eu de la chance. Ton tatouage. Ton bras était posé sur ton ventre, la voiture a dû ralentir à cause de piétons qui traversaient. J'ai pu l'apercevoir parce que tu étais au bord de la chaussée. L'encre bleue sur peau noire, ce n'est pas évident. J'ai presque le même au même endroit. Toi, c'est *Qui ose gagne* autour du glaive, moi, c'est *Être et durer* avec un parachute. Ça m'aurait fait mal de m'éloigner sans savoir ce que faisait un type des forces spéciales, la gueule en sang, sur le trottoir d'un bidonville de Kisangani.

— Merci, mon adjudant.»

L'aubaine. Finalement sa journée n'aura pas été aussi dégueulasse que prévu, il va pouvoir se refaire. Ce type pue le pognon. Tout le monde, de toute façon, sent plus le fric que lui. Même les pouilleux de parieurs et les clients des putes. Lui, il est à sec, ratiboisé. S'il doit buter ce Marchenot pour se sortir d'affaire, il le fera sans état d'âme.

*Solidarité du soldat, mon cul! L'armée veut me foutre en taule.*

## CHAPITRE II

Trois mois plus tard, remis sur pied par ce long séjour dans la villa que possède le vieux Charles dans un quartier coquet de Kinshasa, l'ancien caporal-chef revoit pour la première fois son bienfaiteur, rentré en France quelques jours après leur rencontre.

Varennas a repris du poids, de la masse musculaire, puisque, non content de ne plus avaler une goutte d'alcool et de se tenir éloigné de la poudre qui lui ruinait les sinus, il s'est astreint à un jogging quotidien suivi de nombreux exercices afin de retrouver la condition physique qui était la sienne avant la dégringolade dans les faubourgs de Kisangani. L'ancien adjudant lui avait confié la villa en son absence, lui octroyant même un salaire confortable outre le vivre et le couvert. Cyrille n'était pas en mesure de refuser, d'autant que ce boulot l'éloignait de Kisangani et de créanciers n'ayant sans doute pas encore aujourd'hui renoncé à recouvrer leurs dettes. Ou à effacer ardoise et débiteur d'une manière plus expéditive.

Marchenot, à peine arrivé, a perçu la proximité palpable entre son protégé et la jolie Balkissa, Hutu de dix-sept ans qui était chargée d'entretenir la demeure en son absence. Sa plastique légèrement callipyge, avec des seins pointus et haut placés, a plus d'une fois éveillé son propre désir, mais il lui répugne de mélanger les genres : sa domestique peut avoir des désavantages, elle se croit tout permis ensuite. C'est l'unique raison pour qu'il n'ait pas lui-même profité de ce joli corps.

Que son gardien s'amuse, par contre, il n'y voit pas d'inconvénient ; le vieux aurait d'ailleurs misé une belle somme qu'il en serait ainsi à son retour.

Lui-même ne se prive pas. Ici, choisir sa proie est le plus difficile. Le nombre de gamines en quête de quelques pièces en échange

de tous les services s'accroît de manière exponentielle avec l'arrivée constante de paysans qui, chassés de leurs terres par les exploitations minières et forestières ou par les accrochages entre bandes armées, viennent s'agglutiner dans les centres urbains. Charles les préfère en général plus jeunes, bien plus jeunes, et aime le changement fréquent. Ce serpent de Dembéla, son « ami », président à vie du Kimbavu voisin, connaît bien ses goûts et sait lui fournir tout ce qu'il désire à chacun de ses séjours au palais présidentiel. À cette seule idée, la toile claire de son pantalon se tend légèrement. Il avait craint, quelques années auparavant, que sa frénésie ne se calme avec le temps, mais il constate avec bonheur qu'il n'en est rien. Son corps, par contre, peine à suivre ce que ses désirs réclament. Charles compense, de plus en plus souvent, les déficiences de sa queue, parfois désespérément flasque malgré tous les produits miracles qu'il déniche sur le Net, par une violence irrépressible qui pourrait un jour lui amener des ennuis s'il résidait de nouveau en Europe. Là-bas, quelques billets n'auraient pas suffi à faire oublier les hématomes et les lésions génitales des gamines partageant sa chambre les soirs de fureur, pas plus qu'à faire disparaître les corps de celles avec qui il avait franchi toutes les limites. Comme cette petite à Katembé, deux mois auparavant. Il était certain qu'il allait bander, il suffisait de serrer un peu plus les mains autour du cou de la gamine, encore un peu, juste un peu... Mais non, ce n'était pas venu. Le souffle de la jeune Kimbavienne n'était pas revenu non plus...

Son séjour en métropole avait d'ailleurs été pénible et fort ennuyeux.

L'ancien adjudant ne s'était jamais marié, n'avait pas reconnu d'enfant, tout en ayant sans aucun doute semé des bâtards à travers toute l'Afrique de l'Est. Ses seules obsessions ont toujours été la satisfaction de ses propres besoins, les communistes, à abattre par wagons entiers si possible, et ses magouilles. Pas le résultat, la manœuvre en elle-même. L'art du complot, l'esthétique de l'entubage.

S'il faut en chercher une raison, son enfance difficile dans une Algérie en guerre et son exil en métropole, symbole de défaite, font parfaitement l'affaire. Marchenot accapare le statut d'éternelle victime, d'agneau sacrificiel lorgné d'un œil concupiscent par tous les

salopards pataugeant avec lui dans les égouts politico-financiers africains. Après tout, il ne fait que se défendre, préserver ses droits ; les affaires et la politique, dans ce coin du monde, forgent les caractères. La survie devient une seconde nature, et seuls ceux qui sont capables du pire sont encore là pour en témoigner. Le septuagénaire est encore là.

Après un copieux dîner, au cours duquel les deux hommes ont apprécié les talents de cuisinière de Balkissa – particulièrement son *mabundu* grillé aux effluves de noix muscade –, ils sirotent un café à la fraîche sur la terrasse, écoutant les bruits de la nuit congolaise.

«L'heure de vous quitter approche. Je vais beaucoup mieux et je ne saurai jamais assez vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi.»

Varenes s'était laissé prendre en charge par le vieil homme le soir où celui-ci l'avait ramené dans sa demeure. Surpris par son hospitalité et la confiance que lui témoignait le vieux sous-officier, Cyrille avait remis à plus tard ses projets de rapines. Il s'était, en définitive, laissé bercer par la vie facile de la villa, agrémentée de ses corps à corps avec Balkissa. *Le temps de panser mes blessures, de retrouver la niaque.* Il retardait ainsi, jour après jour, son départ. Tant et si bien que l'ancien soldat est encore là aujourd'hui mais, désormais, le besoin de bouger se fait ressentir.

«Eh bien, reste ! La maison ne peut se passer d'une protection, tu sais bien que les voleurs grouillent là, dehors. Balkissa ne suffit pas à les dissuader et le jardinier ne vient que la journée. La police veille en principe sur le quartier mais ses hommes sont si corrompus que le pire est à craindre. Y compris qu'ils me volent eux-mêmes.»

Le vieux a un tout autre plan. Comme à son habitude, il procède par approches discrètes et lentes, traçant des ronds de plus en plus serrés autour de sa proie.

«Je me sens un peu à l'étroit, pour tout vous avouer. Ça va vous paraître ingrat mais j'aime bouger et j'ai besoin d'espace pour respirer à mon aise.

— Que vas-tu faire ? Si ce n'est pas indiscret...»

Bonne question. Cyrille joue avec sa fourchette, ses yeux se perdent dans le feuillage du manguier et la profusion de plantes dont

il ignore le nom, les touches de couleurs des fleurs et des fruits illuminés par les appliques extérieures.

«Je l'ignore. Aller là où le vent me pousse. Je n'ai pas de plan, ni de point de chute. Mis à part éviter Kisangani, ses environs et l'armée française. Pour le reste, je trouverai bien un boulot ou une combine dans mes cordes. Ce pays est un chaos permanent, ce ne sont pas les emplois de mercenaire qui manquent.

— Le vent n'a pas été trop favorable pour toi », dit Marchenot, désignant de l'index la cicatrice sur la pommette de Cyrille, ultime témoin de son dernier combat. « Et si je te proposais un travail à ta mesure, taillé pour ton profil ? »

De nouveau, Charles affiche l'air rusé, matois, du type qui propose un truc louche du bout des lèvres afin de sonder son interlocuteur. L'ancien caporal-chef est prêt à tout, sauf à perdre sa liberté. Il attend que l'autre se découvre pour se faire une idée.

« Genre ?

— Tu connais le Kimbavu ?

— Vaguement, comme tout le monde. Une sorte de croisement raté entre la Corée du Nord et l'Érythrée, non ?

— Pas faux, ta description résume à peu près le pays. Il se trouve que j'ai des intérêts là-bas, des chantiers d'abattage de bois dont je souhaite renforcer le service de sécurité. J'ai une confiance limitée en Dembéla, le président en place, mais je ne pense pas qu'il envisage de me jouer un sale tour. Par contre, s'il ne me fait pas lui-même des crasses, ce peut être n'importe laquelle des bandes armées qui grouillent dans la forêt. J'ai donc besoin d'un homme sûr dans la place pour garantir la sécurité des sites d'exploitation. Tu es un bon candidat. Jusqu'à présent, quelques soldats de l'armée kimbavienne s'en chargent, mais Dembéla me réclame sans cesse de l'argent pour financer le ramassis de branleurs qui passe leur temps à jouer aux cartes dans mes concessions. Sans compter que je suis persuadé qu'il détourne du bois.

— Moi tout seul ?

— Non, bien sûr. Des crédits te seront alloués afin d'équiper une troupe que tu choisiras et formeras à ta guise. J'ai déjà annoncé la couleur à Dembéla. Il est ravi de pouvoir récupérer les bons à rien mis à ma disposition. Ils sont affectés d'ordinaire à la garde

des camps de prisonniers et sont, pour la plupart, incapables de se défendre contre des hommes résolus à mettre à sac un chantier. Tu auras carte blanche et ne dépendras que de moi, tu as ma parole de soldat.»

Varences se retient de ricaner, la parole de soldat d'un type comme Charles a autant de valeur qu'un billet de Monopoly. Voire moins.

« Et votre copain le despote, ça ne le gêne pas ? S'il vous vole, comme vous me le disiez, ça va lui faire une perte, non ? En général, l'avidité fait partie de la panoplie dans la région. »

Attention, piège à con possible. Cyrille en a tant vu, des plans du même acabit, qu'un signal rouge s'est allumé dans sa tête. Il est tenté. Avoir sa milice personnelle, des armes et pas de flics sur le dos, il devine très vite toutes les perspectives qui peuvent s'offrir à lui. Un fond de méfiance l'empêche pourtant de se précipiter.

« Non, parce que j'augmente son pourcentage, il est gagnant.

— Ce pays n'est pas sous embargo international ?

— Oh, ça, tu sais, c'est bon pour les naïfs. Ici, tout est possible avec de l'argent. Les troncs que je coupe au Kimbavu proviennent officiellement du Congo et on n'en parle plus. Dembéla est un ancien de l'armée, il a servi sous mes ordres et je lui ai sauvé la mise, c'est pourquoi je suis le seul dont l'entreprise est autorisée à travailler sur place. Le président-directeur général de ma boîte, MMK, sait qu'une partie du bois que j'exporte provient de forêts interdites, mais il n'a jamais foutu les pieds là-bas et il ne le fera pas. »

Il s'interrompt un instant pour regarder Varences, semble évaluer sa réaction. Apparemment satisfait, il poursuit de sa voix rocailleuse :

« Tu y seras comme un roi, avec plus d'espace que tu n'en as jamais rêvé. Ne réponds pas tout de suite, prends la nuit pour réfléchir. Je repars dans deux jours à Katembé, la capitale du Kimbavu, tu me donneras ta réponse demain et je pourrai avertir les autorités locales. N' imagine pas que tu m'es redevable. Si tu me donnes ton accord, il faut que ce soit de ton plein gré, pas pour de mauvaises raisons. Mais, si tu t'engages, j'exige une loyauté absolue ! »

Cyrille a passé une nuit blanche à tourner la proposition dans tous les sens, à peser le pour et le contre. Il s'est toujours imaginé

chef de meute, et les montées d'adrénaline qu'il a connues lors des combats passés lui manquent. Il n'a ni attaches ni patrie, puisqu'il ne peut rentrer en France et se voit difficilement rester au Congo, alors, la tentation est grande.

Aussi finit-il par conclure, dans la pâleur de l'aube, qu'une occasion pareille ne se représentera pas. La chance de sa vie, peut-être.

Après un bol de café servi par Balkissa, qu'il n'avait pas rejointe après le dîner de la veille, l'ancien caporal-chef annonce à Marchenot qu'il est son homme.

Tous deux discutent le reste de la matinée des détails et de l'ensemble des attributions qui seront celles de Varennes une fois établi dans son fief.

Les règles ne sont pas complexes : il a toute latitude pour accomplir sa tâche. Si l'ex-adjutant ne le lui dit pas clairement, Cyrille comprend qu'il a le droit de vie et de mort sur les travailleurs des chantiers et que nulle contrainte du droit international ne s'applique là où il va prendre ses fonctions. À lui de mener au mieux sa mission. La main-d'œuvre est gratuite au Kimbavu, un peu de nourriture constitue le seul salaire. Elle est composée d'une seule ethnie, les Naasimbés, majoritaire dans le pays, devenue paria après la décolonisation pour avoir soutenu l'occupant français contre l'armée de libération. Depuis plus de cinquante ans, la punition collective continue, et les fils et filles, petits-fils et petites-filles de ceux qui ont été déclarés traîtres paient l'addition par une vie d'esclavage.

« Une dernière chose, annonce Charles à la fin de leurs préparatifs. Il te faut un pseudo de guerre, quelque chose qui frappe la population superstitieuse de la région. Choisis un nom qui inspire la terreur, la partie sera presque gagnée. Quelques punitions ou brimades pour les fortes têtes feront le reste de ta renommée et assureront ta tranquillité. »

Cyrille contemple le Walther PPK aux reflets argentés que vient de lui confier son patron. Il soupèse le pistolet, le trouve particulièrement léger. Un flingue de chef qui brillera sous le soleil, qui sera son emblème...

« Quand vous m'avez ramassé dans le caniveau de Kisangani, vous m'avez dit que j'allais sans doute me faire dévorer par des hyènes, à deux ou quatre pattes, si je restais allongé là plus longtemps.

J'étais loin d'être clair, mais ça m'est resté. Je choisis la Hyène, ce sera mon identité, le symbole que je ferai dessiner partout où j'aurai autorité.

— Parfait ! À partir de demain, tu es responsable des activités secrètes de MMK à l'ouest du Kimbavu ! Félicitations ! J'ai un gars à moi sur place, il se nomme Makisi, je vais le prévenir de ton arrivée. Ce type connaît le terrain, tu peux avoir confiance en lui. Garde-le avec toi, c'est un bon combattant, ça peut être utile et il commande déjà quelques hommes qui me servent de police privée. »

Le vieil homme fait un signe de tête en direction de la cuisine où a disparu sa domestique.

« Tu la veux ? Je te la donne si tu en as envie. Ce ne sont pas les filles à la recherche de boulot qui manquent à Kinshasa. Un claquement de doigts, j'en ai dix qui arrivent en me suppliant de les embaucher aux conditions que je souhaite.

— Non, merci. Je suis sûr qu'il y aura tout ce qu'il faut sur place, je voyage léger quand c'est possible. »

*D'ici un an ou deux, elle sera flétrie et je serai obligé de m'en débarrasser.* Le climat de la brousse est malsain pour les beautés citadines, Cyrille l'a constaté à maintes reprises.

Il n'a aucun regret. Jamais Varennes n'a éprouvé de sentiments envers ses compagnes, quelle que soit la durée de leur relation. Il est sec au fond de lui, n'a rien à donner et ne veut rien prendre dans ce domaine. Des faiblesses comme ça tuent un homme aussi sûrement qu'une rafale.

Les deux éclatent d'un rire gras. Leur complicité est scellée pour le meilleur, mais surtout pour le pire...

## DEUXIÈME PARTIE

# 2016

«Les pratiques anciennes, héritées des sombres périodes coloniales, ont cessé; elles n'ont plus lieu d'être. C'est l'Afrique qui bientôt montrera la voie, elle est l'avenir de l'humanité, comme elle fut son commencement par le passé lointain. Les plus imaginables progrès viendront de ce continent en perpétuelle évolution. Mettez vos espoirs et votre confiance dans votre jeunesse, impliquée et motivée, car votre continent, empli de richesses, au potentiel de croissance quasi infini, se doit de peser sur l'avenir du monde.»

Germain Moullande, président de la République  
Discours de Kinshasa, octobre 2016

*Quelque part dans la capitale, au début de l'année 2016...*

*« Pourquoi ? Tu le sais bien, voyons, Étienne. Le temps est venu pour nous d'exercer directement le pouvoir, et nous t'avons choisi. Tout se passera bien.*

*— Et si ça ne marche pas ? Je démarre de nulle part, j'existe à peine. C'est compliqué, une élection présidentielle. De surcroît, je vais passer pour un traître : trahir l'homme qui m'a fait ministre de l'Économie, ce n'est pas une carte de visite très enviable pour donner confiance...*

*— Balivernes ! La confiance, ça s'achète ! Et nous avons les moyens. Moullande est un dirigeant déplorable mais un fin tacticien. C'est lui qui nous a suggéré ton nom et nous l'avons accepté. La priorité est que tu te démarques de ce gouvernement moribond qui a semé la confusion dans tous les esprits. Plus rien n'existe. La gauche réformatrice est en lambeaux, la droite croit déjà avoir gagné et va se déchirer sur des broutilles, nous y veillerons. Ça suffit ! Nous n'avons plus besoin de nos marionnettes, le moment est venu de diriger à visage découvert. Moullande déteste tellement Sardane qu'il est ravi de le saborder. La future loi abolissant une partie du Code du travail, dont tu as tous les détails, portera un coup fatal aux ambitions du Premier ministre. Arrange-toi pour la faire porter par un ou une autre que toi. Reste en arrière pour l'instant. Cette loi Travail n'est qu'un des prémices à la véritable reprise en main de la société dont tu seras chargé dès ton accession au pouvoir.*

*— Comment allez-vous accomplir ce miracle en si peu de temps ?*

*— Nous possédons les médias, les réseaux, les hauts fonctionnaires viennent de chez nous ou ne tarderont pas à demander un pantoufle dans une de nos banques ou de nos multinationales, tous les leviers du spectacle politique sont entre nos mains. Tu bénéficieras d'une campagne de presse comme jamais il n'y en a eu. Nos journaux instilleront la peur et la confusion au cœur de chaque foyer français : la peur de l'autre, la peur du fascisme grossier, la confusion entre modernité et réformes répondant à nos intérêts. Nous allons te faire passer pour le sauveur. LA solution. Ce sinistre guignol mafieux de Latest va, une nouvelle fois, nous être bien utile, une chèvre emportera le second tour face à lui. Notre premier objectif est de laminer autant que possible notre seul adversaire, la Gauche radicale, il va falloir que tu sois bon, très bon.*

— *Et l'argent ?*

— *Quel argent ? Où as-tu vu que cela pouvait être un problème ? Avec le programme dont nous venons de tracer les grandes lignes, tu nous rendras demain au centuple ce que nous allons investir sur ta candidature et ta campagne. Tu es notre investissement, Étienne. ORBI mise sur toi, sache t'en montrer digne et n'oublie pas de lui en être reconnaissant lorsque tu auras, en apparence, tous les pouvoirs entre tes mains. Parle-leur de nouveau monde, de New Deal, de remise en marche, d'énergie, enfume-les, apparais comme un rebelle, un briseur de consensus, un novateur-conservateur. Sois un illusionniste, vends du vent, ils adorent ça. Tu es un banquier d'affaires, tu sais manipuler ton monde, non ? Ne nous déçois pas, tu n'auras pas de deuxième chance...*

— *Que dois-je faire ?*

— *Nous t'enversons une feuille de route détaillée, commence par prendre quelques distances avec le gouvernement auquel tu appartiens. Lâche quelques petites phrases, des sous-entendus que nous nous emploierons à faire reprendre et monter en épingle par nos éditorialistes et dans nos magazines télévisés. Joue les iconoclastes, perturbe les électeurs, n'hésite pas à promettre tout et son contraire, chacun y prendra ce qui lui plaît et nous nous chargerons d'entretenir le rideau de fumée. Nous mettrons des plumes à ton service afin que tu incarnes le seul recours possible contre l'obscurantisme. Ensuite, tant que tu nous serviras fidèlement, tu pourras te laisser aller à ton penchant naturel pour l'autoritarisme. Ce pays a besoin d'être dirigé avec fermeté, il rêve d'un roi, nous allons leur en fournir un. Monarc, ton nom ne pouvait pas mieux convenir, nos communicants travaillent déjà dessus.*

— *Le président Moullande est donc dans la confiance ?*

— *C'est même son idée, pour ne rien te cacher, elle a mûri depuis qu'il a compris qu'espérer un second mandat était tout à fait illusoire. Cet homme est d'un machiavélisme étonnant, nous ne pouvons que le suivre, jamais nos intérêts n'ont été si bien servis.*

— *Soit, je tente l'aventure.*

— *Tu ne le regretteras pas. Je suis ta carrière depuis le début et je ne me trompe jamais en matière d'hommes : tu es le meilleur pour cette mission. Il fallait bien que cette comédie cesse un jour, les politiciens sont de plus en plus médiocres, le cartel ne peut plus s'encombrer de gens si timorés dont la seule ambition est d'être réélus. Nos partenaires*

*internationaux se lassent, s'agacent même, de cette protection sociale qui freine nos bénéfices et la rentabilité de nos investissements.*

*— Admettons que je sois élu, il me faudra une majorité à l'Assemblée...*

*— Dans la dynamique d'une victoire aussi brillante que nous la pensons, il sera aisé de réaliser un raz-de-marée un mois plus tard, ne t'inquiète pas. Des députés sur mesure, des novices éblouis par ton enthousiasme, ou des chevaux de retour sans grandes qualités venus de tous bords, craignant de perdre le chemin du râtelier. Les couloirs du palais Bourbon ne manquent pas de seconds couteaux qui seront trop heureux de vivre dans ton ombre. Parie sur la société civile, fais entrer au gouvernement des employés des lobbies, ils savent ce qu'ils ont à faire, mes collaborateurs te donneront toutes les pistes et les listes nécessaires.*

*— Merci pour cette confiance, monsieur.*

*— Une dernière chose qui n'a pas encore à voir avec ton futur mandat. Tant que tu es encore ministre, glisse deux mots à Moullande de la formidable aubaine qu'offre, pour l'économie française, le Kimbavu. Tu auras un dossier complet dès demain. Il y a des milliards qui nous attendent là-bas. Son vieux dictateur ne va pas tarder à laisser son poste vacant, si tu vois ce que je veux dire. Une seule entreprise est admise sur son sol et il se trouve que ce sont des compatriotes. Servons-nous de cette tête de pont afin d'obtenir l'exclusivité des concessions minières et forestières, il n'y a aucune raison que ce territoire voisin du Congo soit moins riche que celui-ci. La géologie y est identique et la forêt équatoriale est immense. Tout est à bâtir, des milliards de profits en vue, pas de droits sociaux, pas de syndicats, pas de démocratie, facteur d'aléas désagréables. Le rêve. Débrouille-toi pour que cette affaire devienne prioritaire, discrètement, nous ne devons pas rater ce rendez-vous.*

*— ORBI n'est pourtant pas si axé sur le patriotisme à l'accoutumée, je me trompe ?*

*— Non, tu as raison, je te donne juste un argumentaire pour défendre ce projet. Le capitalisme moderne est mondial, si nos entreprises en profitent, toute la finance en profite. Certaines caractéristiques de cette parodie de nation en font un excellent candidat pour devenir un paradis fiscal. Suis mes instructions, tout le monde y gagnera... »*

# Remerciements

Ce livre est pour moi l'occasion d'exprimer ma gratitude et mon admiration pour le formidable travail mené dans les zones forestières sensibles du monde par des organisations telles que Greenpeace et Rainforest Alliance, entre autres. L'intrigue de ce livre s'est nourrie de leurs observations essentielles sur le terrain. Ma reconnaissance va bien entendu également à l'ensemble des militants africains résistant sur place, souvent au péril de leur vie, aux industriels prédateurs. Grâce à leur pugnacité, à la qualité de leurs rapports, la conscience politique et écologique des citoyens progresse à travers le monde.

Les données, tout à fait réelles, de ce roman sont en partie directement puisées dans leurs articles. Certes, le Kimbavu est une fiction, mais pas les millions d'hectares de bois précieux qui, au Togo, au Gabon, en République démocratique du Congo, excitent les convoitises des multinationales secondées dans leurs entreprises dévastatrices par des politiciens sans scrupules, de tous horizons, aux maximes orwelliennes : Pour sauver la forêt, abattons les arbres !

Merci à Flore Delain pour ses nombreuses relectures, ses corrections judicieuses, ses idées, ses suggestions, ses encouragements lorsque je n'en voyais pas le bout et que j'étais englué dans la forêt primitive kimbavienne.

Merci à Delphine Chaume qui a cru à cette histoire au point de m'y faire croire également, et, enfin, merci à Anne Bouclier qui a tant travaillé à lui donner sa forme définitive.

Cette édition électronique du livre  
*Succession*  
de Patrick Cargnelutti  
a été réalisée le 30 juillet 2020  
par Melissa Luciani  
pour le compte de Piranha Redux.  
Elle repose sur l'édition imprimée  
(septembre 2020 – ISBN : 978-2-37119-082-5).

ISBN : 978-2-37119-282-9

Édition : Anne Bouclier  
Lecture : Coralie Baudet  
Mise en pages : Daniel Collet  
Graphisme : ADGP